

Petite bibliothèque idéale

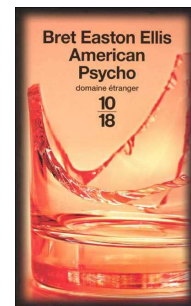
Quels sont les ouvrages que vous souhaiteriez faire découvrir à un lecteur adolescent ?

Tibo Bérard, éditeur, directeur des collections « Exprim' » et « Exprim'noir », Sarbacane

Avril 2009

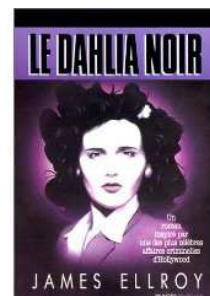
American Psycho,
de Bret Easton Ellis
10/18 (2005)

Parce que c'est un peu l'équivalent américain de ce qu'on peut ressentir en lisant *L'étranger* de Camus à 16 ans. Un ton sec, hyperviolent du fait justement de cette sècheresse, et un imaginaire débridé. C'est l'apprentissage de l'humour noir, la rencontre avec un pur anti-héros et, via la fiction, une esquisse du monde moderne dans ce qu'il a d'effrayant - incommunicabilité, culte de l'apparence, vanités diverses. Un bon coup de poing pour démarrer dans la dévoration littéraire.



Le Dahlia noir,
de James Ellroy
Rivages (2001)

Parce que d'abord, c'est un grand conteur (noir). Un type capable de passer de l'anecdote à l'épisode (cf. la scène de boxe du début) pour filer droit vers l'intrigue, et s'envoler carrément dans l'épopée. Bref, une maîtrise tellement évidente des différents modes narratifs et des façons de les imbriquer les uns dans les autres qu'elle donne sans aucun doute au lecteur le sentiment qu'un roman, c'est d'abord une voix qui vous emmène là où elle veut. La truculence d'Ellroy, dans le même ordre d'idée, envoûte, fascine, ne laisse aucun répit, aucune excuse pour reposer le roman.



Contes de la folie ordinaire,

de Charles Bukowski

Le Livre de Poche (1983)

Parce que c'est la rencontre parfaite entre concision et outrance. Cette concision qui rassure les ados (yes, une histoire courte) et cette outrance qui, je crois, résonne avec leur appétit de vivre. Les petites histoires de ce recueil sont loufoques, cruelles, mais surtout elles sont rapides : les univers et les personnages sont dépeints en quelques traits - délibérément - grossiers, c'est à l'imaginaire de chacun de faire le reste. Entre la concision des récits et l'outrance du style, un lecteur se fait sa place rien qu'à lui, celle qui lui donne le sentiment de "posséder" un auteur, de lui être familier.



Le démon,

de Hubert Selby Jr

10/18 (1984)

Parce que c'est vertigineux. En termes de structure, le roman est simplissime, sur le mode du film catastrophe : ça va mal pour Harry, ça semble s'améliorer, et puis non, tout est perdu. Et tout l'était, en fait, depuis le début. Je conseille ce roman flamboyant et abimé comme on conseille une tragédie, parce que cela permet aux lecteurs de voir comment un auteur talentueux peut jouer avec eux, les mener en bateau alors même que lui et eux savent que ce bateau est promis à couler. C'est aussi la rencontre avec un auteur qui vous "hurle dans les oreilles", qui du point de vue du style quitte la réserve habituelle, sacralisante et intimidante, de l'écrivain.



La reine des pommes,

de Chester Himes

Folio Policier (1999)

Parce que c'est hilarant, d'abord. Le genre de bouquin qui vous fait dire sans cesse : non, il n'ira pas jusque-là. alors que, semblable au corbillard lancé à toute blinde dans le roman, il va bien entendu aller encore plus loin. Les deux flics Fossoyeur et Cercueil, le frère déguisé en nonne, l'arnaque improbable : autant d'éléments dont l'aspect burlesque et bigarré évoqué la BD, une lecture fulgurante, urgente, pleine de vie. L'arrière-plan social alors se laisse disséquer dans le feu de l'excitation, dans le mouvement, parce qu'on vit dans les bas-fonds, avec les reclus de la société américaine, on partage leur existence de damnés via ce rire noir qui séduit autant qu'il instruit.



1275 âmes,

de Jim Thompson

Folio Policier (2006)

Parce que c'est cruel. Pour moi, la rencontre avec la littérature, c'est aussi ce sentiment jouissif selon lequel on est en présence d'un truc dangereux, parfois plus cru et puissant que le monde extérieur, plus libre. Le héros de ce polar crasseux est tout en contradictions, biaisé de nature, vicieux, et son monologue intérieur vient continuellement "dévider" la bobine du mal - même s'il se fait en fait le symptôme évident de la société qui l'entoure, tout aussi mauvaise mais plus hypocrite. Ce roman, c'est un défouloir, une zone où, de même que la langue de l'auteur ose fouiller tous les coins sombres de l'âme humaine, le lecteur ose se confronter à tout ce qu'il a en lui



de noir, et qu'il cache.

Mort à crédit,

de Louis-Ferdinand Céline

Folio (1985)

Parce que c'est une langue tellement riche, travaillée, rythmique, sonore, imagée, poétique, qu'on ne pourra pas prétendre, après l'avoir rencontrée, n'avoir aucune idée de ce qui fait la différence entre deux styles. C'est une leçon de littérature, la preuve par a+b qu'un auteur, c'est d'abord un style - lequel, par sa forme même, se donne comme un regard sur le monde. C'est aussi l'expérience d'une modernité dans le roman, le sentiment qu'enfin un livre invite le monde réel chez lui (pour le tordre dans tous les sens). Pas de naphtaline ici, on en prend plein les oreilles et on en sort pantelant !



Zazie dans le métro,

de Raymond Queneau

Folio (2009)

Parce que c'est de la fantaisie à l'état pur. Là encore, par rapport à ce sentiment frustrant qu'on peut avoir à 16 ans en se disant qu'un livre, c'est simplement une façon déguisée de nous faire entrer des idées dans le crâne, on découvre ici autre chose, une récréation, un échange ludique. Cette histoire se construit "pour s'amuser", les personnages s'amuse avec ce qui leur arrive, et l'auteur s'amuse avec les mots. C'est reposant, simple, léger. Et la poésie survient, comme ça, sans qu'on la force à venir. On est à mille lieux des "messages de l'auteur" et du listing bête des champs lexicaux : dans le plaisir.

Raymond Queneau

Zazie dans le métro



Cent ans de solitude,

de Gabriel Garcia Marquez

Points Seuil (1997)

Parce que c'est l'imaginaire dans toute sa splendeur, et un petit goût d'enfance qu'on n'aurait pas cru pouvoir retrouver dans un roman "d'adultes". La malice de l'auteur qui s'amuse à embrouiller les fils de ses multiples intrigues, cette profusion d'anecdotes, d'idées et de sous-intrigues, cet univers très onirique... On est vraiment dans un roman, dans un petit monde, et on est enchanté. Un roman que j'ai dévoré ado, en me répétant à chaque page : mais est-ce bien sérieux ? Bien sûr, ça l'est, mais c'est encore une petite leçon de liberté, une réponse à l'appétit vorace des imaginaires d'enfance.



Le Maître et Marguerite,

de Mikhaïl Boulgakov

Pocket (2003)

Parce que c'est, là aussi, un merveilleux éloge de l'imaginaire et un univers proche de ceux des contes de fée. Le rire de l'auteur, c'est un de ceux qu'on entend résonner longtemps, à 16 ans... Le fait qu'il ose jeter ses sorcières, ses diables, ses vampires dans une Russie tyrannisée, comme pour susurrer : c'est en *imaginant* qu'on décrit les réalités - voire qu'on les dénonce. Une fantaisie, donc, qui ne se modère pas, qui enfle tranquillement, sûre qu'elle finira par enchanter son lecteur. D'autant plus qu'elle s'appuie sur une structure qui est en soi une leçon de précision et d'intelligence.

